

Cinquième dimanche après la Pentecôte

Le Bon Dieu a ouvert une boutique qu'il a appelée « au grand bonheur » : Il y offre en abondance les jours heureux, la vie et la paix. Tous les hommes devraient s'y précipiter car c'est, en vérité, ce qu'ils désirent de toute la force de leur âme fatiguée et déchirée. Qui, en effet, ne voudrait du bonheur d'une vie pleine et paisible ? Pourtant, les rayons sont presque vides et les anges, à la caisse, se lissent les ailes en attendant le chaland... Pourquoi ? Parce qu'en cette boutique, on paie avec son cœur et non avec celui des autres. Or, on est toujours très généreux avec le cœur des autres – et très avare avec le sien.

On voudrait sans cesse que les autres donnent plus, toujours plus : plus d'attention, plus de patience, plus de justice – qu'ils soient meilleurs, qu'ils soient parfaits car on vit dans l'illusion de croire que le bonheur viendra d'eux - que le bonheur est horizontal et extérieur, c'est-à-dire qu'il est le résultat d'une habile combinaison entre du repos, du confort, et un entourage agréable et facile... et on en veut aux autres de ne pas être plus heureux parce que, eux, pense-t-on, ne sont pas meilleurs. Mais le bonheur, en réalité, nous dit saint Pierre, est vertical et intérieur – c'est-à-dire qu'il vient de Dieu et descend dans notre cœur, désireux de faire le bien : « qui veut aimer la vie et voir des jours heureux, qu'il garde sa langue du mal, et ses lèvres des paroles trompeuses ; Qu'il s'écarte du mal et fasse le bien ; qu'il cherche la paix et la poursuive. » Dans la boutique du bonheur, c'est de son propre cœur converti, qu'il faut sortir la monnaie.

La constatation est rude et en décourage plus d'un. On dira : « je suis trop fatigué physiquement, trop blessé psychologiquement ; j'en ai déjà trop fait pour envisager de faire un nouvel effort »... La voie du bonheur pourtant passe par là. Si nous voulons être heureux, nous sommes, en quelque sorte acculés à la sainteté. Pourquoi ? Pour deux raisons. Tout d'abord, parce que le bonheur durable, solide et sûr, ne peut se bâtir que sur un fondement durable, solide et sûr : l'Amour infini de Dieu, dont rien ne pourra jamais nous séparer. C'est la conviction profonde, qui descend dans notre cœur, que nous sommes ainsi, chacun, infiniment aimés de Dieu ; c'est la volonté de répondre à cet amour qui nous rend profondément heureux. Première raison.

Ensuite, parce que tout le mal que nous laissons sortir de notre cœur à longueur de journées ne peut, à son tour, qu'engendrer de nouveau du mal autour de nous et ainsi retarder encore pour nous l'arrivée du bonheur. Si nous répondons « au mal par le mal », à la « malédiction par la malédiction », comment nous étonner qu'ensuite, notre monde soit rempli de **malheur** ? Nous voudrions tant ne pas être des saints et que pourtant tout aille bien ; nous voudrions tant ne pas avoir à convertir notre cœur et que pourtant tout soit pour le mieux : que notre entourage soit merveilleux, adorable, facile...mais, en réalité, la vie ne marche pas comme ça. Le monde ne tournera jamais rond si je ne veux pas tourner avec lui, autour du Bon Dieu.

Ainsi, nous voudrions tant pouvoir déverser à la machine à café ou à la table familiale le flot interrompu de nos critiques, calomnies et médisances et qu'ensuite notre entourage - nos enfants tout spécialement - soit à notre égard poli et respectueux...mais étrangement ce n'est pas le cas.

Nous voudrions tant perdre des heures à paresser sur Internet ou devant la télé et qu'ensuite notre entourage compense avec zèle ce que nous n'avons pas fait, que nos enfants soient travailleurs et raisonnables dans leur gestion de l'ordi et des jeux vidéos...mais étrangement ce n'est pas le cas.

Nous voudrions tant nous affranchir de l'enseignement de l'Eglise en matière de tempérance : trop boire en soirée, regarder des films olé-olé, user de la pilule et du préservatif et qu'ensuite notre entourage soit à notre égard irréprochable et fidèle, que enfants soient sérieux et maîtres d'eux-mêmes...mais étrangement ce n'est pas le cas.

Nous voudrions tant continuer à dévaloriser notre conjoint – asservir notre épouse, ridiculiser notre mari – et qu'ensuite notre société et nos enfants aient une vision positive et belle du couple homme-femme...mais étrangement ce n'est pas le cas.

Quels surprenants cultivateurs sommes-nous : nous semons l'ivraie et nous attendons que pousse le froment ! C'est notre cœur, avant tout, qu'il faut changer.

Abbé Jean-Baptiste Moreau